

Récit de DESLANDES Jean

Agé de 14 ans en 1944

Il habitait à Lion sur Mer avec ses parents,
Boulangier dans cette ville

Quelques mois avant le débarquement, je vis la Feldgendarmerie et des soldats allemands en armes prendre position au carrefour d'entrée du château et de l'embranchement de la route de Caen, carrefour menant également à Lion centre et à la mer. Puis plusieurs limousines portant fanion arrivèrent une décapotable s'arrêta dans le milieu du carrefour et je vis un officier supérieur regarder en tous sens ; je sus ensuite que c'était le **Maréchal Rommel** qui faisait la tournée d'inspection des défenses côtières en vue d'améliorer celles-ci et de les renforcer.

Rommel en inspection

A partir de ce jour, la vie se transforma : outre le réduit de fortifications situé rue de la Hève couvrant les falaises et la route côtière, une compagnie d'infanterie qui logeait dans les communs du château, entreprit la construction d'abris enterrés à quelques centaines de mètres du carrefour du château.

Toute la compagnie s'enterra, des fosses pour chars furent créées, les fossés de cette belle avenue bordée d'arbres transformés en tranchées et les civils réquisitionnés pour couper les arbres afin de réaliser les « asperges à Rommel » formées de pieux reliés entre eux par des fils de fer et dont le but était d'arrêter les parachutistes et les planeurs.

2

La zone des champs de mines s'élargit, C'est ainsi que devant notre jardin au Haut Lion, piquets, fils de fer clôturent de nombreuses pièces de terre avec les fameux panneau de place en place « MINEN » et la tête de mort. Mais aucune mine ne fut posée, peut-être par manque de temps...

Les jours précédant le 6 juin, les bombardements redoublèrent sur les fortifications allemandes. Les écoles fermèrent fin mai, ce fut le début de longues vacances.

Puis vint la nuit du 5 au 6 juin.

Impossible de dormir, chacun était habillé, dehors ou aux fenêtres.

Les avions tournaient sans cesse, ce n'était qu'un bourdonnement ininterrompu.

Le ciel était balayé par les faisceaux des projecteurs, la D.C.A ripostait, chacun se demandait ce qui se passait. Nous ignorions bien sûr les lâchers de parachutistes sur Ranville et les alentours.

L'aube arriva

Notre boulanger de 70 ans, Mr Marie, travaillait pour cette nouvelle journée comme d'habitude. Peu après, la nouvelle se répandit : « Il y a de nombreux bateaux sur la mer ».

Des marins pêcheurs (certains ayant servi dans la marine de guerre en 1914-18 et après) surveillaient leur avance. Moi-même, montant au grenier d'où je découvrais la mer, aperçus cette armada. J'assistai un moment à leur avance, la mer était couverte de bateaux de toutes sortes.

Mer avec bateaux

3

Je descendis rejoindre ma famille. C'était le branle-bas et la peur.
Des clients vinrent chercher un maximum de pain et se pressèrent de rentrer.

Puis tout alla très vite

Des marins qui surveillaient de loin les navires virent ceux-ci se mettre en ligne et de travers, tourelles tournées vers la c[^]te, ils nous alertèrent et dirent à tous :
« *dépêchez-vous de vous mettre à l'abri, le coup dur, c'est pour nous* ».

Notre voisin, un vieux de Verdun, avait fait une tranchée pour sa famille et la nôtre, 9 personnes. Nous nous retrouvâmes à 13 avec ses voisins d'en face, notre famille : ma grand-mère, ma mère, ma sœur et moi-même ; mon voisin Mr Lecourtillet mutilé à Verdun, sa femme, sa fille et sa mère, 80 ans et impotente et Mr Legal, éclusier à Ouistreham, réfugié à Lion, sa femme, sa fille et sa mère, Mr Legal lui aussi mutilé de 14/18. Tant bien que mal, nous nous installâmes. En fait notre tranchée n'était qu'un boyau fermé aux deux extrémités par une toile, pas très solide, mais par chance aucun obus ne tomba dessus.

Le bombardement d'artillerie de marine commença peu après, quelques obus dispersés au début, mais qui tuèrent et blessèrent des civils qui ne s'étaient pas mis à l'abri assez vite.

Bateaux tirant

Le tir augmenta, un bruit épouvantable, quelques répit de temps à autre, Mrs Lecourtillet et Legal qui tenaient les deux extrémités de notre boyau sortaient alors la tête et constataient les dégâts : « Mme Deslandes, vos batiments, vos communs en ont pris un coup, plus de toiture sur ceux du bout ».

Mr Lecourtillet dit : « moi aussi, la cheminée de la maison et une partie du toit sont partis ». On voyait monter plus loin la fumée des incendies.

Cela dura combien de temps, 2 heures peut-être, ou plus ?

Mais ce n'était que le hors-d'œuvre.

Quant aux Allemands, nous n'en avons pas vu un seul, même avant les bombardements. Comme nous, ils étaient terrés, mais ils n'étaient pas loin et se préparaient au combat.

Nous étions ignorants de la situation, nous ne savions pas que les Anglais avaient débarqué bien que nous nous en doutions au bruit de la bataille.

Les Anglais devaient connaître l'emplacement des Allemands dans notre coin, ou ils les avaient repérés, car un terrible tir de barrage sur le carrefour du château et alentours commença.

Les maisons s'effondraient, la terre craquait ; dans notre tranchée, nous étions suffoqués par l'odeur de poudre, nos yeux pleuraient, ne parlons pas de la peur où tous, serrés les uns contre les autres, nous attendions la mort.

Ce tir de barrage dura une éternité pour nous. Puis, d'un coup, silence complet, plus un bruit. Mais nos deux anciens combattants, avaient compris. « *Ils arrivent, l'infanterie arrive* ». Ils sortirent ensemble de la tranchée et virent les premiers Commandos, sans casque, béret vert sur la tête, le visage noirci. Nous sortîmes tous pour voir ces soldats, même Mme Lecourtillet mère qui était impotente.

Commandos

En nous voyant, les commandos s'arrêtèrent, d'autant que Mrs Lecourtillet, Legal et sa mère s'avançaient vers eux, et les avertirent du danger, joignant le geste à la parole, « Les Allemands ne sont pas loin et vous attendent », en leur désignant le château, son par cet les chasses de Lion à Cresserons où ils étaient terrés

Les Allemands, en effet, étaient à 40 mètres de nous tous et nous avaient observés. **Nos malheurs ne devaient pas tarder.**

Les Commandos au nombre d'une cinquantaine avaient en face d'eux, nous allions nous en apercevoir, un bataillon environ, un camion automoteur de 88 et plusieurs petits blindés.

A ce moment, je vis les commandos dans le centre du carrefour regardant autour d'eux. Aucun tir des Allemands. Les commandos prirent alors la direction des chasses de Lion. Ils n'allèrent pas loin. La fusillade éclata, violente, le canon automoteur de 88 d'un coup précis abattit le café du carrefour dans un nuage de poussière. Les commandos peu nombreux, se dispersèrent dans les maisons et les champs de mines (où heureusement il n'y en avait pas)

Les Allemands reprirent possession du terrain.

C'est alors que dans notre tranchée, serrés les uns contre les autres, un coup de fusil fut tiré à bout portant, la balle entra dans la tranchée.

Mr Legal qui était au bord, dit : « ils vont nous tuer », nous ne bougeâmes pas, mais un second coup, une seconde balle dans la tranchée, Mr Legal dit : « je vais sortir » ce qu'il fit ; à 5 mètres, l'Allemand qui nous avait tiré sortait une grenade à manche de sa botte, Mr Legal lui dit : « civils, femmes, enfants », l'Allemand répondit : « tout le monde dehors », ce que nous fîmes sans nous faire prier.

Nous gagnâmes le carrefour du château pour y entrer et nous mettre à l'abri. Mais là, des officiers allemands nous attendaient. Mr Legal, Mr Lecourtillet et moi-même qui n'avait que 14 ans et n'avait fait que regarder, fûmes encerclés, pistolets sur la poitrine, mitraillettes dans le dos. Une altercation mi-française, mi-allemande commença.

« Vous traitez, vous espions, vous renseigner », et bien d'autres mots que nous ne comprenions pas, « vous au poteau, vous nous avoir vus ».

Les femmes abasourdies regardaient. Heureusement pour nous, nous n'avions affaire qu'à la Wehrmacht qui était face à deux mutilés de 14/18 et un enfant. Que nous serait-il arrivé si nous avions eu en face de nous une formation de S.S.

Troupe civile

6

Nous y avons réfléchi après. Certains ont été fusillés pour moins que cela. Mais un retentissant « Raoust » clôtura cette discussion, cela nous l'avions compris et n'avons pas demandé notre reste.

Nous sommes partis dans les chasses, à quelques mètres, j'aperçus le premier soldat mort, un commando cherchant à s'enfuir, escaladant le talus, son fusil encore à la main et une branche d'arbre dans l'autre, branche qui lui servait à se hisser. La mort l'avait foudroyé, cent mètres plus loin, nous voulûmes aller au château par une autre route, pour nous mettre à l'abri dans ses caves voûtées.

Château de Lion

Deuxième barrage d'officiers refus de ceux-ci de nous laisser passer « allez plus loin ». Nous prîmes les chasses avec la famille Lecourtillet et sa mère de 80 ans qui trottait comme un lapin. La famille Legal avait disparu, ils avaient peut-être pu gagner le château.

Nous vîmes un Russe de l'armée Vlassov, le crâne ouvert par un éclat, plus loin un Allemand fixait le ciel pour l'éternité.

Nous nous dirigeâmes vers Cresserons et sur la route nous ne pouvions distinguer s'il s'agissait d'un vol d'oiseaux ou d'avions tellement il y en avait.

Nous atteignîmes Cresserons où Mr Lemoine nous invita à entrer. Mr Lecourtillet, sa mère, sa femme, sa fille décide de partir pour Anisy près de Caen, Mme Lecourtillet mère qui ne quittait pas son fauteuil trottait et fit les 15 kms à pied. Ma grand-mère asthmatique au plus haut degré trottait elle aussi et jusqu'à sa mort en 1946, elle alla beaucoup mieux.

7

Le reste de la journée nous sommes restés terrés, sans cesse les avions nous survolaient et nous entendions le bruit lointain de la bataille.

Le midi nous vîmes les escadres de bombardiers qui allaient sur Caen.

Bombardiers

Le soir à la tombée de la nuit les Allemands qui avaient tenu une partie de Lion Jusqu'aux écoles regagnèrent de nouvelles positions devant Caen

Monsieur Lemoine, qui connaissait un Allemand, celui-ci lui dit en passant, « Tommies come, come », la nuit se passa à peu près calmement, mais dans la matinée, nouveau bombardement.

Nous étions dans un carrefour, route de Caen, route de la Délivrande.

Plusieurs civils furent tués et blessés et comme la veille calme après la tempête

L'infanterie Anglaise arrivait, certains montaient sur Caen, d'autres sur la Délivrande, nous étions libérés cette fois et c'est dans l'après midi que je fus témoin d'acte de haine.

Une garnison Allemande à la Délivrande, près de la Basilique, après s'être battu à été faite prisonnière, 50 soldats environ de la Wehrmacht et des tott constructeur du mur de l'atlantique, de vieux soldats.

La population les aperçus de loin encadrés par des sentinelles Anglaises, ces vaincus à pied prenaient la direction des plages, pour l'Angleterre pour y être internés. Certains les insultaient, d'autres, et des femmes leurs crachaient au visage.

8

C'est alors que je vis un lieutenant Allemand commandant du groupe, dans un ordre bref faisait stopper son détachement, ranger ses hommes comme à la parade, puis prenant la tête tous visage haut défilèrent au pas, martelant la route devant une population qui continua de les conspuer et de les insulter, ils disparurent sur la route d'Hermanville.

Dans la soirée nous rentrâmes à Lion où nous réfugièrent au château, dans les caves de ce château Renaissance, nous étions 300 personnes environ entassés.

Nous y sommes restés quelques jours, manger par la vermine, car la résistance Allemande à Lion n'avait pas cessé, enfermés dans leur réduit, rue de la Hève, tenant les falaises et la côte, ainsi que la route côtière, bien abrités derrière d'important champs de mines, un canon anti-char dont l'emplacement est toujours en place en bordure de la route à détruit à lui seul 6 Sherman alignés depuis le carrefour près de l'église jusqu'à quelques mètres de lui, tandis que des nids de mitrailleuses prenaient les routes en enfilade, ce n'est que le 9 juin dans la journée, menacés d'un bombardement aérien, qu'ils capitulèrent. Tout danger était écarté de ce côté, au château chacun discutait, passait son temps à raconter de vraies ou fausses nouvelles.

Le matin la roulante Anglaise offrait le thé au lait et les gâteaux, et chacun rentrés chez lui.

Roulante anglaise

Dans la journée notre maison étant en partie détruite, un obus de marine était entré et avait explosé à l'intérieur.

Le soir nous regagnons notre cave du château, les nuits étaient terribles, la R.A.F, n'ayant pas de base à 22 heures, les avions regagnaient leurs bases en Angleterre, aussitôt le ciel appartenait à la Luftwaffe.

9

Des milliers de pièces de D.C.A à terre et sur les navires faisaient un gigantesque écran, projecteurs, fusées éclairantes, balles traçantes, un véritable feu d'artifice, comme jamais je n'en ai vu.

Cela faisant peur la nuit, les avions Allemands cherchaient à atteindre les navires, impossible de sortir, une pluie d'éclats sans interruption, le danger était grand, car souvent les avions touchés, ouvraient leurs soutes et larguaient les bombes, c'est ainsi qu'arriva le drame du 9 juillet 44